

revue de presse

Tant bien que mal

Arnaud Dudek

RADIO

France Bleu Besançon, Le livre qui vaut le détour, diffusé le 26 avril 2018

<https://www.francebleu.fr/emissions/le-livre-qui-vaut-le-detour/besancon/tant-bien-que-mal-arnaud-dudek-ed-alma>

PRESSE ÉCRITE

Le Monde, 4 mai 2018

Vingt-trois ans après les faits, un jeune homme reconnaît, par hasard et au son de sa voix, l'homme qui l'a violé quand il était un petit garçon. Le mouvement de l'écriture s'enclenche : au fil de chapitres très brefs, le narrateur dit ce qu'il n'a jamais dit, ce dont il ne se souvient pas et qui l'a pourtant changé pour toujours. Il dit les monstres, les cauchemars, le silence et son inaptitude chronique à vivre et à avancer dans la vie. Dans ce texte, aucun détail inutile ni sordide, le pathos tient à peu de chose : une phrase simple, une ellipse terrible. A 30 ans, A. vient juste de rompre avec K. qui voulait un enfant. Parce que l'enfant en lui n'a jamais grandi comme il aurait dû. Parce ce qu'il est tombé dans le vide, un soir, sur le chemin de la maison. Tant bien que mal est un texte rapide et limpide comme une prière. Avec ses pleins et ses creux, ce qu'il tait (et taira quoi qu'il en soit) mais dit quand même. Le cinquième roman d'Arnaud Dudek donne à saisir le temps arrêté et le temps qui revient sur lui-même. Il fait entendre les voix de l'enfance qui appellent encore à l'aide : il n'est jamais trop tard pour les écouter.

Nils C. Ahl

Libération, 21 avril 2018

Le narrateur a 7 ans lorsque commence le roman. Il rentre seul chez lui. À la sortie de l'école, un homme ralentit en voiture et lui propose de l'aider à retrouver son chat. Ils passent trente minutes dans la forêt, le garçon n'en dit rien à personne, jamais. Il grandit avec des phobies et des obsessions: une incapacité à prendre des décisions, des nausées provoquées par l'odeur de la cigarette, des terreurs nocturnes.

Arnaud Dudek, né en 1979, alterne le point de vue de l'enfant et celui de l'adulte que devient cette victime. A. a des amis, il étudie, tombe amoureux mais tout lui est douloureux. Il reconnaît un jour l'homme au chat. *Tant bien que mal* raconte brièvement et sobrement les virages que négocie jour après jour ce jeune homme pour garder la femme qu'il aime à ses côtés, ne pas désespérer, écrire des romans pour la jeunesse, enseigner, être père.

«J'ai eu des débuts difficiles», confie-t-il. Le défi consiste à ne pas déborder d'angoisse, et c'est pour lui plus difficile encore que pour nous.

Virginie Bloch-Lainé

Le Vif – L'Express, 19 avril 2018

Tant bien que mal

En cinq romans, Arnaud Dudek s'est progressivement affirmé comme un maître dans la retransmission exacte des incongruités du quotidien, le délicat dressage des émotions enfouies, l'analyse pointue des mœurs urbaines. C'est pourtant ici "aiguillonné par un sentiment d'urgence" qu'il s'est lancé dans la narration hypersensible de l'histoire du petit A., ayant croisé à l'âge de sept ans un prédateur à boucle d'oreille et Ford Mondeo, qui lui imposa l'indicible à l'ombre d'une forêt.

"Je lui dois le petit peuple de mes cauchemars(...) Je lui dois mon inaptitude chronique à la décision." Sans s'attarder sur les détails du crime, Dudek propose plutôt à son lecteur de suivre, à la première personne, la trajectoire contrariée d'un gamin éveillé devenu par la suite auteur puis père. Car confronté à une horreur qu'enfant il ne pouvait pas nommer, A. s'est réfugié "tant bien que mal" dans un

solide mutisme et une tentative tremblotante de se construire une vie. Or "certains silences sont des libellules enfermées dans des sous-sols immenses", confesse celui qui la nuit ne ronfle pas, mais hurle à l'occasion. Jusqu'à ce qu'à distance de la maison familiale, il parvienne à se reconstruire. À remettre par hasard la main sur l'homme à la boucle d'oreille. Et surtout, bien accompagné enfin, à "enfanter un horizon".

François Perrin

Page des libraires, avril 20128

« On atteint la forêt toute proche. Et votre chat ? Dis-je d'une voix minuscule. Cela n'a manifestement plus d'importance. Je suis en partie mort ce soir-là. » Le nouveau roman d'Arnaud Dudek est court et glaçant. Aucun mot de trop, dans ce texte presque clinique qui fait la part belle aux silences. Nul besoin d'écrire ce qui s'est passé ce jour-là : « Ce qui s'est passé durant ces trente minutes, je refuse de m'en souvenir. Je ne m'en souviens pas ». L'enfant n'en dit pas un mot, à personne. Il développe des troubles obsessionnels compulsifs. Et puis il grandit - quand même. Il tombe amoureux d'une femme qui lui demande un enfant. Et vingt-trois ans plus tard, il reconnaît l'homme. Celui-ci tient un pressing. Que faire, alors ? Les phrases sont courtes, on s'accroche aux blancs de la page pour reprendre son souffle. « Mon monstre me regarde manger, mon monstre m'accompagne quand je marche, mon monstre ne me quitte jamais. » Toute la beauté du livre tient dans la brèche qu'il ouvre, la lumière qu'on devine dans le noir. Il n'y est question que d'enfance, de famille, d'amour et de ce qui vous attache à la vie. Un texte incroyablement fort, écrit dans l'urgence. Une langue claire et fulgurante.

Madeline Roth, Librairie L'Eau vive. Avignon.

Lu et conseillé par :

Hugo Latreille Librairie Nouvelle à Asnières-sur-

Thomas Auxerre, Librairie L'Amandier à Puteaux

Livres Hebdo, 16 mars 2018

Sortir du trou noir

C'est un texte casse-cou, dont l'écriture a apparemment obéi à « un sentiment d'urgence ». même si son point de départ remonte à 1994. C'est un roman bref et dense, sur un thème particulièrement douloureux, où chaque court chapitre apporte sa petite pierre, et il lui fallait toute la sensibilité d'Arnaud Dudek pour ne pas tomber dans le pathos ou la violence, surtout par les temps qui courent.

C'est l'histoire, racontée à la première personne d'un gamin de 7 ans abusé sexuellement par un jeune homme qui portait une boucle d'oreille, avait une cicatrice et un léger accent slave, sentait le tabac, roulait dans une Ford Mondeo blanche et prétendait avoir perdu son chat afin d'inciter sa proie à monter pour l'aider à le chercher en forêt. Là, trente minutes de « trou noir ». «Je suis en partie mort ce soir-là », écrit le narrateur, qui refusera longtemps de se rappeler ce qui s'est passé. H n'empêche qu'il en perd le sommeil, fait des cauchemars développe des TOC, culpabilise, se tait et se « déteste » pour cela. Jamais il ne racontera rien à sa famille, des ouvriers de province, ni à ses copains d'école puis de lycée, de fac. Pour tous, il est un bon élève, sympa, juste un peu réservé. Seule sa grand-mère du Midi, finaude et qui connaît bien son A., a remarqué, l'été suivant « l'événement », que le petit « a vieilli ». Il lui a surtout fallu vivre avec « ça », « tant bien que mal », comme dit le titre, se construire. Faire ses études de lettres, obtenir le Capes, devenir prof, puis se mettre en congé pour écrire des romans destinés aux jeunes (il n'y a pas de hasard), ensuite pour adultes.

Mais, vingt-trois ans après les faits, par un hasard total, il retrouve et reconnaît son prédateur, devenu gérant d'un pressing près de chez lui. Des journées entières, depuis le bistrot voisin, il l'épie. Puis décide de lui envoyer une première lettre anonyme, avec seulement deux mots, six lettres : « Je sais. » Ensuite une seconde, portant seulement le prénom, T., d'un autre gosse, violé et assassiné, lui. Le coupable serait-il le même ? En tout cas, le pressing ferme, le gérant disparaît : il aurait fait « un AVC massif ». Crime et châtement, donc, même par des voies aussi impénétrables

que celles du Seigneur. Il est probable; bien que cela ne soit pas vraiment avoué, que ce livre soit autobiographique. Arnaud Dudek n'en mérite que plus d'éloges.

Jean-Claude Perrier

INTERNET

Les chroniques de Mandor, 15 mai 2018

<http://www.mandor.fr/archive/2018/05/16/arnaud-dudek-interview-pour-tant-bien-que-mal-6051816.html>

Evidemment, quand on lit le nouveau roman d'Arnaud Dudek, une des fines plumes françaises actuelles, on se demande s'il raconte son histoire. Evidemment, quand je me suis trouvé devant lui pour cette mandorisation, j'avais envie de lui demander si le petit garçon de sept ans abusé par un adulte dans une voiture, c'était lui. Je ne suis pas toujours délicat, certes, mais je me suis abstenu.

Dudek, lui, en a eu à revendre de la délicatesse pour raconter cette histoire. Le récit est toujours sur le fil. On craint la dégringolade. Non, l'équilibre est parfait. Jamais un mot de trop, pas de pathos. Ceux qui connaissent son œuvre savent que la résilience fait partie des thèmes de l'auteur, ce livre là est le plus puissant sur la question (...).

Ce livre-là n'était pas franchement attendu. Je crois que tu étais sur un projet de livre politique.

Oui, depuis près d'un an. Un livre plus politisé et beaucoup plus long que les précédents. Il est presque terminé, mais il m'a demandé un travail différent. J'ai dû mener une enquête, beaucoup me documenter, faire quelques interviews pour maîtriser au mieux mon sujet. J'interroge sur le sens de la politique, j'ai donc rencontré des élus de différents partis, de différents niveaux, pour affiner ce roman autour d'un jeune homme politique trentenaire qui découvre ce milieu. Ce projet, ne me satisfait pas encore, alors je l'ai laissé de côté pour le moment. J'ai écrit *Tant bien que mal* en décembre 2017. Ça fait un moment, que je tourne autour de l'histoire de ce petit garçon, mais je trouvais le sujet très lourd, donc je repoussais son écriture.

Comment est né ce projet de livre ?

Quand ma compagne est tombée enceinte. Quasiment, au même moment, il y a eu ce fait divers atroce d'une petite fille enlevée, torturée et qui a réussi à s'échapper de son tortionnaire. En tant que futur papa, j'ai peut-être aussi voulu conjurer le mauvais sort...

Tu t'es dit que si tu écrivais sur ce thème, ça ne pourra pas arriver à ton enfant ?

C'est ça. C'est un peu ridicule. C'est avec un recul de six mois que je me le suis avoué.

Y-a-t-il aussi des choses un peu plus personnelles qui t'ont incité à réfléchir sur ce thème ?

Oui, mais pas directement. En tout cas, ça m'intéressait de tenter de répondre à ces questions : Qu'est-ce qu'un enfant fait après ? Comment il vit ?

Les réactions de l'enfant, le déni... c'est comme ça que réagit un enfant qui se fait violer ?

Je n'en ai aucune idée et je n'ai pas cherché à intellectualiser ses réactions. Ma sensibilité, mon côté éponge ont dû les inspirer. Je me suis peut-être juste demandé ce que j'aurais fait si ça m'était arrivé, comment je l'aurais vécu et comment j'aurais réagi. Tel que j'étais enfant, je pense que je n'aurais rien dit.

Les parents ont quand même bien fermés les yeux devant le changement comportemental du jeune garçon. Ils sont passés outre sans creuser.

Peut-on se rendre compte de certaines choses ? Quels signaux peut-on voir et ne pas voir ? On peut très bien passer à côté du mal être de son enfant.

La scène de viol n'existe pas. Tout est suggéré.

Il était hors de question que je décrive cette scène. L'idée était d'en faire un cheminement universel. On a nos blessures d'enfance, plus ou moins profondes, plus ou moins guéries. L'enfant aurait pu être victime de violences ou de harcèlement scolaire, ce que, sans doute, beaucoup d'entre nous ont vécu sans mettre de mots derrière. Ce traumatisme à sept ans aurait pu être aussi familial. Comment on réagit ? Comment et pourquoi on tait les choses et comment on revient à la vie ? C'est l'éternel thème de la résilience.

Tu as lu des livres sur la question ?

Je n'ai pas voulu. Je ne voulais pas tomber dans la théorie, je préférais que l'on soit dans l'affect. J'ai écrit à l'instinct, ce qui ne me ressemble pas forcément, mais c'était nécessaire pour ce thème.

Tu savais où tu allais en commençant à écrire ?

J'avais en tête le premier chapitre, je savais comment je voulais démarrer. Aller dans le polar, c'était hors de question, ça ne pouvait être que du fond. Une fois que c'était clair, j'ai mis trois jours à écrire le livre.

Tu l'as écrit en 3 jours ?

Oui, alors que d'habitude, pour mes autres livres, il y a au moins six mois de rédaction.

Bon, il n'y a que 90 pages dans celui-ci.

Quelle a été la plus grosse décision à prendre avant de commencer le livre ?

Est-ce que j'écris à la première personne du singulier ou pas ? J'ai choisi de dire « je ».

En employant le « je », ça fait sacrément questionner le lecteur. « C'est lui ou pas ? »

Dans un premier temps, je n'ai pas forcément anticipé. Ce qui est clair, c'est que, pour donner du poids au personnage, pour qu'il tienne bien debout, il fallait que je mette de moi. Pas frontalement, mais dans mon parcours d'adolescent et dans mon parcours de vie.

Tu n'as pas eu peur que ta famille, tes amis, tes proches se demandent si tu as vraiment vécu cela ?

J'y ai pensé, mais pas forcément immédiatement. Je me suis dit que s'il fallait des « warnings » pour les vrais proches, il y aura. Après lecture, il y a eu la pudeur de certains. Quant à mes parents, on n'en a pas parlé. Je les ai prévenus. Ils savent ce qui est vrai dans le texte, car ils me connaissent suffisamment bien. Ce que je n'avais pas mesuré, c'est le degré supérieur comme les amis de mes parents ou des gens que je connais un peu...

Il fallait que tu sortes ce que tu avais en toi une bonne fois ?

Le fait que ce sujet soit aussi important pour moi maintenant vient peut-être de quelque chose de profond que je n'ai pas encore décelé.

Le titre du livre est bien choisi. L'enfant avance « tant bien que mal », mais il avance. Il n'a pas laissé son drame submerger sa vie.

Malgré ses tocs, son incapacité à prendre des décisions, il a su se construire une vie sociale. Il a des amis, il s'est épanoui dans une première vie de prof, puis d'écrivain. Il a soigné ses maux par des mots, c'est un grand classique.

J'étais habitué à des pointes d'humour dans tes livres précédents...

Là, ce n'était pas possible. Pour laisser respirer les gens, il y a des pages blanches (sourire). Mais, si tu regardes bien, mes romans précédents ne sont pas très gais non plus. Dans *Rester sage*, je parle d'une mère qui emmène son fils en vacances dans la cave. Dans *Les fuyants*, il est question d'un père qui se suicide sans donner d'explications à son fils. Dans le troisième, *Une plage au pôle Nord*, c'est une veuve dont le mari s'est suicidé en allant cambrioler un casino. Ça n'a jamais été très léger, mais, effectivement, jusqu'à présent, j'avais ajouté une pincée d'humour.

Se cache-t-on derrière l'humour ?

Sans doute. C'est de la mise en distance facile, mais je pense que je continuerai dans cette voie-là dans mes prochains projets. Sur un sujet comme celui de *Tant bien que mal*, exceptionnellement, je ne voulais rien maquiller.

Tu as peur des réactions des gens qui ont vécu ce qu'a vécu A. (c'est ainsi qu'est nommé l'enfant) ?

Je commence à avoir des réactions. Il y en a qui me remercient d'avoir su trouver les mots.

Ta promo sera compliquée, car il va falloir que tu te justifies tout le temps. A. est-il Arnaud ?

Je sais bien, mais j'espère que le côté littéraire de l'exercice ne sera pas mis de côté.

Est-ce que l'Arnaud Dudek que j'ai rencontré en 2013 est le même que celui d'aujourd'hui ?

Sans doute pas. Il y a l'expérience engrangée, la vie qui passe avec ses joies et ses épreuves. Le fait d'être papa, le fait aussi d'être publié régulièrement. Même si je ne suis pas Marc Lévy, j'ai mon petit lectorat (enfin j'espère).

Encres vagabondes, 4 mai 2018

<http://www.encres-vagabondes.com/magazine4/dudek4.htm>

Un petit livre, 90 pages « au couteau », pour dire la sidération du viol, puis, avec le temps, la lente et fragile résurrection d'un enfant qui grandit avec « le monstre qui hurle à l'intérieur. »

Le narrateur nous raconte qu'il est « mort » à l'âge de sept ans. Violé, il a vécu les vingt-trois autres années de sa vie comme rapté à lui-même, enfermé dans le silence de l'indicible, au fond d'un trou peuplé de cauchemars et d'idées noires qu'il essaie de combattre par « une myriade de troubles obsessionnels » pour échapper à « l'homme à la boucle d'oreille. » L'écriture acérée, dégraissée de tout pathos et de toute complaisance, devient comme un long poème qui enferme le lecteur dans le corps et la tête de ce petit garçon qui regarde défiler sa vie et les bonheurs qu'elle contient quand même, comme prisonnier au fond d'un bocal mais encore vivant ! Le lecteur aussi est en apnée.

C'est horrible à dire mais c'est très beau. La fragile flamme de vie qui subsiste encore chez cet enfant, on la voit, dans ce récit d'une émouvante retenue, préservée au cours des années par la grande tendresse des parents, ravivée petit à petit, par l'amitié, les études, l'enseignement, l'écriture, l'amour, la naissance d'un enfant... Le tout évoqué par des anecdotes, des détails prosaïques comme le choix d'un siège de voiture pour bébé.

Quand le narrateur rencontre, par hasard, son violeur, il s'extirpe encore un peu plus de son enfermement grâce à l'écriture du livre qu'on est en train de lire et va continuer à essayer de se porter et se porter bien.

Sylvie Lansade

Le blog de Yv, 25 avril 2018

<http://www.lyvres.fr/2018/03/tant-bien-que-mal.html>

Roman court. A peine 90 pages. Mais il n'en faut pas plus à l'auteur pour raconter son histoire et nous toucher. Rien de superflu dans son texte, il va au plus direct, mais tout en délicatesse. Phrases courtes, chapitres qui alternent l'enfance d'après l'agression et la difficile construction de l'homme et l'âge adulte sans doute atteint trop tôt et pourtant pas si simple à réellement appréhender. Les relations aux autres ne sont pas simples, l'engagement amoureux non plus.

Arnaud Dudek est poète malgré le thème lourd, mais j'en suis sans doute resté aux poésies de mon enfance, pour croire qu'elles ne parlent que de choses légères : "Je lui dois le petit peuple de mes cauchemars. Je lui dois une myriade de troubles obsessionnels. Je lui dois mon inaptitude chronique à la décision. Je lui dois des litres de sueur. Je lui dois des idées noires et quelques crises de nerf." (p.22) Il n'écrit pas une plainte, mais un livre émouvant sur l'enfance volée, la difficulté de se construire avec ses déchirures, ses blessures lorsqu'elles sont aussi profondes que celles dont il parle. Son texte est tellement beau que je pourrais le citer entièrement, mais ce serait fort dommage, vous ne pourriez pas profiter tranquillement de lui et le relire.

En écrivant mon article, j'écoutais l'excellent Christophe Miossec avec notamment le titre suivant : « On y va » dont Arnaud Dudek parle dans son chapitre Lignes de suite (chapitre final donnant soit des explications à la naissance du roman, soit des informations sur tout autre aspect dudit roman), spécialité de la non moins excellente maison Alma.

Le Petit carré jaune, 5 avril 2018

<http://lecarrejaune.canalblog.com/archives/2018/04/05/36251849.html>

« Je lui dois le petit peuple de mes cauchemars. Je lui dois une myriade de troubles obsessionnels. Je lui dois mon inaptitude chronique à la décision. Je lui dois des litres de sueur. Je lui dois des idées noires et quelques crises de nerfs. »

D'Arnaud Dudek, j'ai quasi tout lu, non parce que je suis fan, mais parce que tout simplement Arnaud est mon bon génie, mon antihéros, cet être qui donne envie d'embrasser la vie, le monde, son voisin, sa voisine. Cet homme qui d'un coup de

pirouette, vous donne la grâce, le pouvoir de croire aux chimères, aux licornes et autres légendes. Arnaud possède ce quelque chose de poétique, une poésie aérienne, malicieuse, lunaire, une poésie qui nous resserre, nous rend humain, beau, fragile et fort, humble.

Arnaud est donc un écrivain que j'affectionne beaucoup. Et il n'est jamais facile d'écrire sur un auteur que l'on apprécie pour ses valeurs décrites, sa générosité, son côté pudique, sa timidité, son écoute, son regard perçant sur le monde qui l'entoure.

Alors oui, vous parler de son dernier roman *Tant bien que mal* est une gageure. Un défi parce qu'Arnaud a cassé ses schémas, a trempé sa plume dans ce qui fait mal, dans le sang, la dureté de la vie, l'enfance qui ne s'éloignera jamais vraiment mais qui pourtant fait de nous un adulte bancal, un adulte marchant avec des béquilles, un être pour qui prendre une décision devient une gageure, un chemin sinueux, voire terrifiant.

« Certains silences sont des libellules enfermées dans des sous-sols immenses. »

Dans ce roman journal intime, journal de bord d'une vie, Arnaud nous conte la perte de l'enfance ou du moins il raconte comment on devient un adulte qui est mort un jour que l'on aurait pu qualifier de banal s'il n'avait pas croisé une Ford Mondeo, élue voiture de l'année en 1994, s'il n'avait pas parlé à un jeune homme qui portait une boucle d'oreille, s'il n'avait pas accepté de l'aider à retrouver son chat perdu dans la forêt, s'il n'était pas monté dans la dite Ford Mondeo. Cet homme qui le poursuivra toute sa vie, qui fera de cet enfant chargé de rituels complexes dans les nuits noires et sombres, un homme qui penche, attaché à une clé qu'il portait ce soir-là autour de son cou, comme un talisman, une protection aux souvenirs qu'on ne veut plus se rappeler. Une enfance qui en trente minutes, avait été foudroyée, balayée, violée, perdu. « Ce qui s'est passé durant ces trente minutes, je refuse de m'en souvenir. Je ne m'en souviens pas. »

Il faudra attendre vingt-trois ans pour que les souvenirs reviennent par lambeaux, par fragments peupler la tête de cet enfant devenu adulte, un homme. Vingt-trois ans et une voix. Vingt-trois ans et une décision, une vie qui se trace, qui s'accepte, devient, grandie. Vingt-trois ans pour trente minutes de souffrances qui n'aurait dû être que trois minutes d'un bonheur quotidien.

Je ne vous en dirai pas plus sur ce sublime roman d'Arnaud Dudek. Je ne vous en dirai pas plus car Arnaud m'a complètement chamboulée, retournée, ébouriffée avec une tendresse folle, une douceur incroyable dans une histoire dramatique, dure, terrible. Il m'a prise à contre-pieds. Là où je l'attendais dans son univers poétique, décalée, généreuse comme il sait le faire et m'emmener, il m'a foudroyée par la qualité de son histoire, de son écriture épurée, la dose parfaite entre ce qui inhumain, ce qui perfore nos ventres, nos âmes, et cette juste parcelle de tendresse, de ce qu'il est : généreux.

Arnaud Dudek a écrit sur les fantômes de l'enfance, leur a donné le droit de s'exprimer, de se rebeller, de prendre la décision de ne plus être fantômes mais d'appartenir à la vie, de revenir à la vie. D'une écriture tendre, douce, pudique, restreinte, ciselée il inaugure des mots qui osent aborder des rivages qu'il n'avait jusqu'à là pas franchi. Et si on reconnaît sa façon attachante et tendre qu'il a de nous conter ces antihéros, ces êtres cabossés par la vie, on reconnaît surtout sa générosité, ce regard qu'il porte sur la fragilité, sur ce qui est beau, dans la simplicité de la beauté, sur la tendre vision d'un monde nouveau.

Encore une fois, Arnaud Dudek a su me prendre par la main et m'embarquer dans son univers, sa tendresse, sa liberté insoumise à la vie, son insatiable regard sur ce qui fait qu'il existe, grâce à lui, des hommes bons. Des hommes qui ne sont ni plus ni moins qu'eux mais qui, un jour, on ne sait quand, relève la tête et décide de s'aimer un peu.

Tant bien que mal restera sur mon étagère des essentiels et je le regarderai avec une tendresse folle, les jours où des décisions seront à prendre, les jours où la vie nous rappellera que l'on est vivant, « tant bien que mal ».

Sabine Faulmeyer

Cunéipage,

cuneipage.wordpress.com

« Je commande un soda. A la table d'à côté, un jeune homme dit à un téléphone que son train aura du retard. J'écris un poème, le monde manque de lamantins de

lézards du val d'Aran de caribous le monde manque de nous. Le serveur m'a oublié, en attendant ma commande je bois un peu d'air les yeux ouverts. Un vieil homme froissé attend l'ouverture du pressing. A la table d'à côté, une jeune femme déclare à son téléphone Plus égoïste que Martin tu meurs. Le pressing ouvre, mon soda arrive.

Je ferais peut-être mieux de faire la sieste sous un arbre. »

Si, en lisant cet extrait, vous ne sentez pas tous vos fibres vibrer de contentement, alors Arnaud Dudek n'est pas un auteur pour vous. Si vous sentez comme chaque mot est juste et à sa juste place, si vous pensez à Souchon et Vian (mais que vous reconnaissez le Dudek), si vous souriez, si vous y êtes, à cette terrasse de café, si faire la sieste sous un arbre est complètement ce que vous désirez là maintenant tout de suite, alors allez-y. Découvrez pourquoi le pressing est important. C'est une histoire triste, son récit en est pudique - presque léger, dans le meilleur de la crème du top sens - et le format parfait. Moins de quatre-vingt dix pages très aérées qui devaient être écrites, et qui sont lues avec une tendresse immense et un respect renouvelé.

Sur la route de Jostein, 5 avril 2018

<https://surlaroutedejostein.wordpress.com/2018/04/06/tant-bien-que-mal-arnaud-dudek/>

Ce n'est guère étonnant si le narrateur préfère écrire des romans pour enfants à la carrière d'enseignant ou d'avocat. Les ogres, les peurs d'enfant, il connaît. A sept ans, en sortant du catéchisme, il se fait aborder par un homme au volant d'une Ford Mondeo. L'homme à l'accent slave et à la boucle d'oreille a besoin d'aide pour retrouver son chat blanc.

« Ce qui s'est passé durant ces trente minutes, je refuse de m'en souvenir, je ne m'en souviens pas. » L'enfant se crée des rituels pour conjurer le sort. Il apprend à apprivoiser les peurs, à « faire taire le monstre innommable » tapi au fond de lui. Son silence a peut-être coûté la vie à cet autre garçon retrouvé mort cent kilomètres plus loin. La victime culpabilise encore et toujours. Alors, il faut se faire mal physiquement pour faire taire la douleur morale.

L'écrivain a trente ans quand il reconnaît cet accent slave dans la voix de cet homme qui tient le pressing dans la rue de la boulangerie. Ne serait-ce pas le moment de prendre une décision, celle qui pourrait enfin lui faire tourner la page, lui faire « enfanter un horizon ».

Avec une pudeur extrême, Arnaud Dudek aborde un sujet poignant. Aucune malsanté, aucun besoin de chercher l'apitoiement. Le texte reste léger, voire parfois primesautier en insérant un paragraphe sur la meilleure façon de peler une banane ou les origines de la lettre anonyme.

Tant bien que mal est un court roman qui aurait pu être écrit par le narrateur comme un roman pour enfant. Il a la puissance du vécu et la douceur utile à faire sortir les silences des enfances meurtries.

Un très beau texte à ne pas rater.

Jostein59

Bricabook, 5 avril 2018

<http://www.bricabook.fr/2018/04/tant-bien-que-mal-arnaud-dudek/>

Comment se reconstruit-on ? Quelle est notre part de résilience ? Comment faire taire ce monstre qui nous affame chaque jour en dévorant nos plus belles émotions ? Hagard, sans vie, vision tronquée, et pourtant, il faut continuer tant bien que mal.

Le garçon a huit ans quand tout bascule. Un homme dans une voiture cherche son chat et demande à l'enfant de monter. La suite, nous la connaissons ou la devinons tous. Le narrateur a la décence de nous épargner l'indicible et l'affreux. Pourtant, l'ellipse n'en est que plus présente. Elle colle aux doigts et mots. Les jours passent, les années aussi : et puis un jour, l'âge adulte est là. Déjà. Alors on s'est construit «comme on peut ». De guingois, sans doute. Avec des cicatrices aussi. Mais, avancer ne veut pas dire oublier. Aussi, quand un jour on croise son agresseur, des années après, comment réagit-on ?

Tant bien que mal, le nouveau roman de Dudek se lit d'un souffle. De format très court (moins de 100 pages), la livre porte pourtant en lui l'épaisseur d'un monde pervers et gâché. Il souffle ce vent des mauvais jours et l'assaille d'une vérité crue. On

sent la faille à chaque page, mais aussi de façon duale cette force muette qui impose le respect.

La vie tourne ses pages, inlassablement, et un jour, « par hasard », arrive une certaine K. Le souffle du narrateur se fait hésitant, puis sensuel, et aimant. En filigrane, ce n'est plus le portrait d'un enfant blessé, mais celui d'un amour tendre, complice et salvateur. Quand de l'autre naît cette sensation de se sentir vivant. Enfin. Après tant d'années de deuil. On touche du doigt l'essentiel, on voudrait le retenir, au chaud, là, dans le creux de nos bras.

Aussi, en refermant ce récit de quête identitaire et de résilience, on ne peut qu'être touché par ce chemin de vie, par cet homme qui a choisi d'être auteur pour se créer un autre monde, et fuir la réalité trop abjecte. S'échapper, se retrouver par les mots qui pansent ses maux, inviter dans la danse la poésie du quotidien, et voir enfin toutes ses libellules non plus enfermées dans des sous-sols immenses, mais qui virevoltent autour de soi, et accompagnent cette route rédemptrice et salvatrice.

Poignant, sincère, touchant : le roman emporte le lecteur dans un ballet de montagnes russes, sans tomber dans le pathos. Le ton sonne juste, tant dans l'adversité que dans l'amour. L'effet papillon n'a qu'à bien se tenir, voici Arnaud, K et leurs libellules.

Leiloonna